

s'effare-t-il. Mais il se ressaisit : une mitrailleuse, voyons, ça le connaît ! Il a hâte de se poster à la barricade. Mais de quel côté ?

Les magnats, il les déteste, de toute sa rancœur de petit-bourgeois évincé, d'intellectuel cyniquement dédaigné. Le peuple, il le méprise de toute son ignorante aversion : et il traduit son mépris en travestissant le peuple à l'image de la caste des magnats : « Les groupes ouvriers, les groupes capitalistes... » écrit Drieu La Rochelle, après avoir décrit les hommes du peuple comme « instinctifs, aveugles, féroces et peureux comme les bêtes ». Alors, il confond dans une même aversion « Lénine, Mussolini, ou Stinnes, ou les ploutocrates américains ». Morte est cette liberté qui était si bien compréhensible, puisqu'elle donnait le pouvoir au petit patronat ! Qu'on en finisse une fois pour toutes. Allons, ouste ! « Que nous le voulions ou non, il nous faut nous ranger parmi ces groupes qui se resserrent sombrement et qui vont peut-être encore déchirer l'Europe. » Toujours le cri de 1914 : qu'on se tue une bonne fois et qu'on en finisse ! Ainsi parlent les classes moyennes quand l'histoire les rejette sur les talus de la route.

Mais alors, la culture, « l'humanisme contemporain » ? Drieu envoie le manche après la cognée : c'est, au fond, la culture qui pousse, elle aussi, à la roue fatale : « L'extrême sensibilité intellectuelle, telle est la substance du nationalisme moderne (non, Drieu : le reflet ; la substance, ce sont les aspects nationaux de l'économie). Chaque homme sent avec trop d'acuité les propriétés particulières au génie duquel il participe. Voilà pour les élites qui, par la culture même, avivent leur pouvoir de répulsion et d'hostilité. » Drôle d'humanisme ! Nous passons notre temps, ici, à dire que votre culture se casse en trente-six mille morceaux.

Ces constatations vont-elles conduire l'auteur à un choix ? Nullement. Jusqu'au bout, Drieu La Rochelle prolonge adroitement son incertitude entre les classes ennemies qu'il méprise également. Quant à lui, on sent que son choix final n'est pas douteux : certains dégoûts le détachent du capitalisme, alors qu'un mur le sépare du prolétariat. Mais il est le porte-parole fidèle d'une classe sociale qui, elle, n'a pas choisi, et à qui les fatalités économiques feront écouter peut-être la critique révolutionnaire du régime. Nous ne cesserons de nous préparer pour cette heure.

*La Vie des Lettres* (n° xv) Le même auteur exprime ici, en une page admirable, l'écœurement des spectacles où se complaît sa classe. La violence du reniement y est telle qu'elle peut sembler révolutionnaire à qui n'a pas lu l'autre revue concurrente...

La *Vie des Lettres* fait de louables efforts pour persuader à ses lecteurs que le cubisme n'est pas mort. D'ailleurs, chacun sait que les cubistes n'ont jamais manqué — M. Gleizes en tête — à interpréter doctement, métaphysiquement, irréfutablement, leurs productions présentes, voire à venir.

*Europe* (15 mars) M. Albert Crémieux réussit ce tour de force : faire l'éloge funèbre simultané de Lénine et de Wilson. Il n'y met aucune rhétorique. Mais il lui suffit de se reporter à cette seconde moitié de la guerre où le pacifisme révolté du combattant

s'éprenait de tout espoir. Le prolétariat de guerre n'avait aucune expérience historique pour guider sa dure conscience de classe. La question est de savoir si nos souvenirs seront mieux servis par un retour à l'ignorance, à l'inexpérience d'alors, ou par la volonté de prolonger dans notre fausse paix la conscience révolutionnaire du combattant, en l'armant d'intransigeantes doctrines.

Le même numéro contient le récit fait par Romain Rolland d'une causerie de Renan. Inutile de résumer ces paroles inédites. L'effrayante monotonie foncière de la pensée de Renan s'y joue avec les artifices coutumiers. Oui = non, l'homme est une bête et l'humanité est sublime, on ne sait rien et on n'en a jamais tant su, rien ne vaut la peine de rien, et patati et patata. Un ricanement en passant à l'adresse de ces pauvres enfants de Russes. Plus tard, on sera stupéfait de l'amas d'incompréhension qu'entassait cette lumière de la pensée supérieure.

Comme pour répondre à une attaque qu'il devinerait, Romain Rolland a réservé pour mot de la fin cette phrase : « Le vrai philosophe est brave ; il se fait mieux tuer que les autres. Il voit la vanité de tout. » Qu'en pensez-vous ? Possible, après tout ! Seulement, c'est curieux, les super-philosophes de ce genre ne se trouvent jamais en passe de se faire tuer. Alors, nous ne sommes pas assez méchants pour refuser de les croire sur parole...

*La Revue de Paris* (15 mars) En un style aussi gros que sa personne, Albert Thomas plaide pour son filon à la Société des Nations :

le Bureau International du Travail. Si nous avons raison de voir dans la S. D. N. l'organisme politique créé pour imposer artificiellement en Europe des conditions prolongeant le capitalisme « libéral » (donc la démocratie), le B. I. T. a dû travailler ouvertement dans ce sens. Et c'est bien ce que nous expose Albert Thomas. Dans la concurrence des impérialismes, un des procédés constants consiste à augmenter le temps de travail des ouvriers d'un pays au-delà de ce que le voisin peut obtenir des siens : la plus-value étant du travail supplémentaire non payé, le capitalisme qui réussit cette opération s'accroît d'autant, donc devient d'autant plus impérialiste. Alors, le B. I. T. s'épuise à uniformiser les conditions du travail dans les divers pays : barrières légales imposées à l'essor spontané des forces économiques ; c'est cela et pas autre chose. Parce que, passé un certain stade, cet essor (organisé par la concentration) commande les guerres, la destruction militaire du concurrent. Nous savons ce que valent ces barrières !

*Le Mercure de France* (15 mars) On lira avec profit un article de M. A. Sauzède, sur

« La prédominance du Japon en Extrême-Orient ». Les données du problème militaire et naval du Pacifique, depuis le traité de Washington, y sont clairement exposées, et ce rappel n'était pas inutile au lendemain des discussions de la Chambre des Communes sur la base navale de Singapour. Rappelons que l'Australie, qui possède depuis longtemps sa marine de guerre propre, compte comme un facteur important dans le jeu des futurs maîtres du Pacifique, et qu'à l'abandon de Singapour, elle répondra probablement par un renforcement de son escadre.

GEORGES MICHAEL.